

« La guerre est la seule véritable école du chirurgien. »

Hippocrate, *Aphorismes*

Seule la chirurgie méritait les faveurs de Montaigne :
« Parce qu'elle voit et manie ce qu'elle fait. »

Quant à son avis sur les médecins et autres apothicaires :
« ... Quoi ? Eux-mêmes nous font-ils voir de l'heur et de la durée de leur vie, qui nous puisse témoigner quelque apparent effet de leur science ? »

Michel de Montaigne, *Essais* (L II-1209)

Daniel Picard

**Moi, Ambroise Paré,
chirurgien de guerre,
aimé des rois et des pauvres gens**



Portrait en médaillon d'Ambroise Paré. Gravure extraite de *Deux livres de chirurgie, de la génération de l'homme, & manière d'extraire les enfans hors du ventre de la mère* chez André Wechel (Paris), 1573.

Avant-propos

Je tiens tout d'abord à remercier l'auteur de m'avoir fait revivre cette longue période de mon existence. Elle fut si fertile en événements que je ne m'avancerais guère en disant qu'aucun être sensé appartenant à votre xxie siècle n'aurait pu la traverser sans dommage. Je ne m'exprime bien entendu dans ce livre qu'à travers sa pensée et lui laisse donc, ce qui me convient d'ailleurs parfaitement, l'entière responsabilité de ce qu'il a écrit.

Depuis que j'ai rejoint le royaume des cieux et que je flotte dans ses limbes éternels, j'ai eu grand loisir de lire toutes les âneries qui ont été écrites sur mon compte. J'ai ainsi remarqué que l'on avait souvent assimilé mon personnage à un homme austère, à la personnalité empesée et surtout, ce qui m'a le plus divertit, pratiquement sans défaut.

En lisant ces pages, il semblera évident pour le lecteur que tous les récits antérieurs, tentant de narrer mon existence, soient restés très en deçà de la réalité. Sans avoir été exactement l'homme qu'il décrit, j'avoue cependant qu'il s'en rapproche avec plus de réussite que moult de ses prédécesseurs. Avec cette réserve qu'il doit être difficile de se fondre totalement dans la personnalité d'un quidam vieux de plus de quatre siècles.

Ce que j'ai surtout apprécié en parcourant ces lignes comme vous le ferez vous-même, c'est de me retrouver avec mes faiblesses, mes erreurs de jugement et toutes les inconvenances que j'ai commises, enfin tout simplement en n'étant qu'un humain parmi tant d'autres. En effet, n'étais-je point un pur produit du siècle des humanistes où tout ce qui touchait à la vraie nature de l'homme était enfin pris en considération, ceci ayant d'ailleurs entraîné des retombées bénéfiques dans de nombreux domaines, regroupés sous la jolie appellation de Renaissance. Ah! Cette chère nature humaine. J'avoue avoir été plus que sceptique sur sa valeur et son devenir à la lumière de mes expériences et mon pessimisme à son égard persiste lorsque je constate l'importance de la dégradation qu'elle va subir au long des siècles. J'ai ainsi été fort contrarié en me rendant compte que les massacres perduraient encore à votre époque et que vous aviez toujours l'outrecuidance de les perpétrer au nom de Dieu.

À ce sujet, la narration des guerres de religion où j'ai tant de fois échappé à la mort, semble avoir été fidèle à ce que j'ai vécu. En revanche, il

y a certaines actions plutôt grivoises qu'en mon âme et conscience je n'aurais jamais osé commettre. Pour être tout à fait honnête, j'aurais bien aimé que certaines de ces scènes se fussent déroulées ainsi que l'a imaginé mon auteur et j'ai honte d'avouer qu'il me soit agréable de pouvoir les accomplir si longtemps après, grâce à sa moralité sans scrupule. C'est pourquoi je ne lui en tiendrai point rigueur. Fort heureusement, si l'évolution de l'âme humaine n'a pas eu le succès que nous en attendions, celle de la chirurgie a pu en revanche combler toutes nos espérances, en grande partie grâce à l'avènement de l'anesthésie. Je ne vous cacherais point que cette constatation a provoqué en moi un immense bonheur posthume.

Bref, je me tais maintenant pour vous laisser découvrir tous ces moments passionnants de mon existence car je comprends votre impatience. Certes, nous nageons tous ici dans ce que l'on pourrait appeler une sérénité permanente, plutôt monotone. Ainsi, toute opportunité de nous distraire est la bienvenue. Je suis donc heureux d'avoir bénéficié de ce souffle de vie passager et même s'il n'a représenté qu'une infime parenthèse dans mon éternité, je trouve cela suffisant pour en remercier chaleureusement l'auteur...

Ambroise Paré

Première partie

Les apprentis et leurs cadavres

L'Hôtel-Dieu

Certes, mon frère Jehan m'avait bien prévenu : le changement sera brutal entre la fonction d'aide-barbier à Vitré et celle d'apprenti chirurgien à l'Hôtel-Dieu. Pis encore si je compare cette dernière avec le doux souvenir du Laval de mon enfance et de son seigneur qui m'avait pris sous son aile protectrice tout en m'aimant comme un père. Je ne suis là que depuis un mois et ne parviens toujours pas à m'y habituer. L'odeur nauséabonde de Paris se dissipe quelque peu durant la nuit mais on la sent prête à nous envahir aux premières lueurs du matin, à l'heure où je me présente sur le parvis de Notre-Dame. Comment une telle infection peut-elle cohabiter avec l'immense beauté de cette imposante cathédrale ? On a bien du mal à croire que Dieu, nous surveillant du haut de ses tours, ait omis de nous préserver des effluves de cette immonde cité, alors qu'une incontestable grandeur émane de ce lieu sacré. C'est certainement dû au fait que l'Hôtel-Dieu s'ouvre également sur le parvis, mais celui-ci représenterait plutôt l'enfer. En effet, en passant sous son volumineux portail avant que n'apparaissent les premières lueurs du jour, j'ai chaque fois le souffle coupé par les relents pestilentiels imprégnant cet hôpital, gigantesque boutique d'insalubrité et de mort. On s'habitue néanmoins rapidement à cette odeur particulière, très différente de celle de la ville qui sent plutôt la fange et la pourriture. Quoi qu'il en soit, on n'y pense déjà plus au bout d'une heure, tant le travail et le malheur vous absorbent dans leur tourbillon infernal.

Je hâte le pas afin de me présenter à maître Coincternel comme avant chaque journée de soins, pour qu'il m'envoie vers les entrants de la nuit. Mon camarade, Thierry de Héry, me court derrière mais je conserve une avance suffisante, grâce à mon plus faible poids, pour arriver le premier chez le maître chirurgien. Il n'est pas dans son cabinet mais dans la grande salle du premier étage, en train de discuter avec la Révérende Mère. L'ambiance est apocalyptique, la salle n'étant éclairée que par une lumière tremblante et jaunâtre due à l'économie de bougies imposée par l'évêché et la Charité, pour une fois du même avis. On a rajouté des grabats aux quelques cinquante lits qui surchargent déjà la salle et en plus, mis en certains endroits deux malades par lit. Tous ces malades geignent ou hurlent de concert, la plupart d'entre eux ayant conservé

leurs guenilles, elles-mêmes presque toujours couvertes de vermine. Au milieu de tout cela s'agitent les sœurs de l'ordre de Saint-Victor, courant d'un misérable à l'autre, à l'affût d'un aide-barbier si elles jugent qu'il faille intervenir ou d'un frère moine lorsqu'elles considéreraient l'évolution comme désespérée. Thierry et moi allons spontanément vers celles dont le regard nous semble le plus perdu, le maître ne nous quittant pas des yeux malgré sa discussion animée avec la Mère Supérieure. Je n'ai point besoin d'entendre ce qu'ils se disent pour deviner le thème de leurs palabres. Il est toujours le même, la religieuse conteste en permanence les décisions de l'école de Charité et menace d'en référer à l'évêque. Elle pense que des bourgeois, même élus par le Parlement, ne sont pas capables de gérer les soins dispensés aux malades, ne faisant point de distinction entre les affections bénignes et les graves maladies, que le Seigneur dans sa grande miséricorde leur a fait contracter. Je repère la ravissante Sœur Bénédicte, avec laquelle j'aime m'entretenir car elle ne cache pas son penchant (malheureusement purement platonique) à mon égard. Elle semble fort contrariée par un grand gaillard qui se tord de douleur dans sa couche. Pour les rejoindre, je passe à proximité de mon chef en pleine discussion et j'entends malgré moi la voix très désagréable de la Révérende Mère.

« Pourquoi faudrait-il, je vous le demande messire Coincterel, supprimer des postes de religieux en faveur de postes d'aides-chirurgiens, alors que nous sommes les plus compétents pour servir les décisions de notre Seigneur qui reste le seul maître de nos destinées ? »

Je n'écoute pas la réponse mais je me doute que maître Vincent doit commencer à s'échauffer passablement et que la Supérieure va rapidement en prendre pour son grade. Vincent est un homme robuste d'une quarantaine d'années, peu enclin à la courtoisie, au timbre haut et disant entièrement ce qu'il pense. Cela doit certainement lui nuire pour sa promotion vers la faculté, car les médecins en robe longue qui la représentent et qui ne s'expriment qu'en latin, ne doivent pas porter ce genre d'homme dans leur cœur.

« Ambroise, vous faites bien de venir, ce pauvre homme se tord de douleur et semble avoir une très forte fièvre mais refuse de me montrer l'origine de ses maux, me dit Bénédicte, le rouge aux joues.

– Aidez-moi à le dévêtir, ma sœur. Et toi le drôle, calme-toi si tu veux qu'on te soigne ! lui dis-je, agacé, mais en restant prudent, car c'est une vraie force de la nature et on pourrait en glisser deux comme moi à l'intérieur de sa guenille. »

Je constate rapidement que l'origine de ses maux se trouve être une voussure exquisément douloureuse, fort mal placée, juste à gauche de l'anus.

« Vous voyez, Sœur Bénédicte, toutes les humeurs malsaines de son ventre se sont collectées dans la partie postérieure du périnée¹, dans cette partie déclive², là où les tissus gras sont importants et peu denses. Il s'agit maintenant d'un très gros abcès et il est mûr pour y porter le fer.

– Nous allons manquer de potion soporifique, l'opium nous coûte très cher, messire Ambroise. Nous devons l'économiser et choisir parmi nos malades ceux qui en ont le plus besoin. Cela ne fait plus partie des dépenses prévues pour l'année.

– Si l'évêque avait la même chose, car c'est aussi un homme, il ferait beau voir qu'on lui refuse un calmant avant l'opération ! Une prière même adressée avec la plus forte des convictions ne suffirait pas à remplacer la potion, ne croyez-vous pas, ma sœur ?

– Oh ! Voyons, Ambroise. C'est un saint homme ! »

J'explique alors à Bénédicte que nous allons donc faire très mal à ce pauvre homme, mais uniquement pour son bien et dans le but de supprimer à terme ses violentes douleurs. Surtout afin de lui permettre de continuer à vivre, avec l'aide de Dieu. Après lui avoir conseillé de demander le secours de deux robustes moines pour le maintenir le temps de l'acte, je lui dis que je reviendrai avec mes instruments après avoir été prévenir maître Vincent.

On a rassemblé les quelques bougies alentour pour essayer d'y voir quelque chose, car la lumière du jour maintenant levé ne parvient que très faiblement jusqu'à ce coin de la salle. Bénédicte a fait le bon choix en trouvant deux jeunes frères dévoués aux bras musculeux. Je leur précise que l'idéal serait d'avoir un troisième aide pour maintenir les épaules, les deux jeunes moines pourraient ainsi peser de tout leur poids, un pour chaque genou puisqu'il faut très fortement relever les cuisses et les maintenir fléchies sur son ventre pendant qu'il sera sur le dos. Une planche glissée sous ses reins permettra d'effacer la toile du lit. La charmante Bénédicte, décidément aux petits soins pour moi, part puis revient avec Sœur Blanche, une femme en pleine santé devant approcher les deux cents livres, écrasant littéralement le haut du corps de ce solide gaillard qui alerte à grands cris les autres malades de la salle pour les prévenir qu'ici, il semblerait que l'on torture et l'on tue les pauvres gens. J'étaie sur un coin de lit voisin les quelques instruments volés dans le cabinet du maître chirurgien, un scalpel

1. Le périnée : plancher musculaire pelvien. Il ferme en bas l'excavation pelvienne ou petit bassin. Il est traversé par le canal anal en arrière, l'urètre et le vagin en avant.

2. Déclive (adjectif) : Indique le point le plus bas d'une partie du corps. Ex. : les abcès se collectent dans les zones déclives de l'abdomen.

et une longue pince, après m'être passé les mains à l'eau car je suis un de ceux qui pensent que travailler proprement ne peut pas nuire à l'acte chirurgical. Mon maître est d'accord avec moi sur ce point mais nombre de ses collègues affichent volontiers une moue amusée lorsqu'ils observent notre pratique.

L'abcès à inciser est maintenant bien tendu par la position qu'on a infligée au malade. Je me mets de côté et prévient Sœur Bénédicte de s'écarter si elle ne veut pas que le pus sous pression jaillissant de l'incision tache sa belle robe de l'ordre de Saint-Victor. Je plante le scalpel en pleine convexité de la tumeur devenue écarlate et aussitôt jaillit effectivement un jet de pus verdâtre qui atteint le bord d'un lit situé à près d'une demi-toise du malade. Le drôle hurle un bon coup et tourne de l'œil aussitôt. J'en profite pour agrandir rapidement la cavité de l'abcès à l'aide de la pince à extraire les pierres, que j'ouvre en grand. Voilà, l'affaire est faite mais il faudra bien veiller à laisser un coin de linge dans la plaie pour que les humeurs fétides s'expulsent progressivement. Sœur Blanche réveille son protégé en lui assénant de grandes claques, ce qui devient rapidement efficace, mais le fait à nouveau geindre et se plaindre qu'on le torture.

« La fièvre devrait tomber dans la nuit, je viendrai voir son pansement chaque matin et le referai moi-même, dis-je à sœur Bénédicte. J'espère qu'il guérira, avec l'aide de Dieu.

– Avec l'aide de Dieu, me répond-elle. »

Et en me répondant cela, elle m'adresse un regard particulièrement tendre, si tendre que j'en viens à me demander si toutes ses pensées ne sont vraiment dirigées que vers Dieu et le malade, en cet instant précis.

Maître Coincterel nous rejoint après avoir réussi à se débarrasser de la Supérieure et constate le résultat positif de mon intervention.

« Tu n'es là que depuis quelques semaines, Ambroise, et tu te débrouilles déjà comme un chirurgien compétent. D'où tiens-tu cela ? Tu m'avais dit que ton père fabriquait des coffres.

– Oui, Maître, mais la vocation m'est venue petit à petit grâce à mon protecteur le comte de Laval qui m'a proposé un beau jour d'aider son barbier chirurgien, me trouvant assez habile de mes mains dans les travaux domestiques que je réalisais en son château. Je pensais que son avis sur moi était excessif, j'en étais même gêné, mais il se trouve que son barbier a rapidement été satisfait de mes prestations qui se limitaient aux pansements des plaies et aux saignées, que je pus toutefois réaliser moi-même après un apprentissage finalement

assez bref. La suite, je vous l'ai dite quand je me suis présenté à vous, j'ai pu continuer d'apprendre le métier auprès d'un barbier chirurgien d'Angers, puis avec mon frère aîné installé à Vitré.

– Et tu m'as été recommandé chaudement par Jacques Goupil. J'avoue que pour le moment, je n'ai pas trop à m'en plaindre. Il faudrait que tu apprennes le latin si tu souhaites progresser dans la profession, car cela reste toujours incontournable malgré les efforts de notre bon roi pour prôner notre belle langue française. Ces messieurs de la faculté qui délivrent les diplômes se gargarisent de cette langue morte ridicule qui n'est connue que de quelques savants et qu'ils privilégient au détriment de la pratique chirurgicale et de la connaissance de l'anatomie de notre corps, bien plus utiles à notre métier. Il faudra également que tu ailles rue de la Bûcherie, de façon assidue, pour suivre les cours d'anatomie, mais autant que je te prévienne, tu risques d'être déçu par cet enseignement. »

Sœur Bénédicte n'en perdait pas une miette. Quant à moi, je baissais la tête pour ne pas contredire mon maître. Les cours à la faculté, peut-être, mais le latin, cela me déprimait déjà. Thierry m'en a parlé, il a une adresse pour des cours au rythme d'une ou deux fois par semaine, mais ils nous mangeront toute notre maigre paye. Sans compter l'argent que nous coûteront les dissections de cadavres, tous les sous qu'il faudra distribuer au professeur, au prosecteur, au gardien et aux hommes du transport et du lavage du corps, plus quelques deniers pour les chandelles. Avec tout ça on arrivera quasiment à un écu. Je pourrais certainement demander un peu d'aide à mon frère mais je n'ai pas le temps d'aller le voir à Vitré. Peut-être en le faisant prévenir par une missive confiée à un cavalier de l'écurie royale, au relais de poste qui va vers Tours. À moins que l'on me prête un cheval ?

« As-tu suffisamment de sous pour toutes ces dépenses ? », me demande Vincent à voix basse, comme s'il lisait dans mes pensées.

Le regard que je lui adresse alors, m'évite de lui faire une réponse claire.

« Tu passeras me voir après ton travail », me dit-il en s'éloignant vers le lit de douleur d'un autre misérable.

Bénédicte conclut, les yeux embués d'admiration : « Quel homme merveilleux ! »

Thierry m'appelle pour que je l'aide à réduire une fracture de jambe découverte fortuitement chez un grand garçon tombé d'un toit quelques jours auparavant et qui reste encore inconscient suite à sa chute. Notre maître ne lui avait pas trouvé d'indication à le trépaner, disant que sa cervelle était certainement gonflée par les humeurs mais

de façon diffuse et qu'il était désormais entre les mains du Seigneur. Personne n'a été intéressé par cette fracture, mais Thierry n'a pas tort en disant qu'une réduction ne risquera guère de l'aggraver et, qu'en plus, il n'en souffrira pas. Les fragments osseux sont déjà passablement englués et il faut tirer très fort pour les désengrener avant de les aligner. Pendant que je confectionne l'attelle avec deux planches et des bandes de toile, Thierry me dit qu'il a de la famille dans le faubourg Saint-Germain et qu'il peut leur demander quelques écus pour les cours de latin et les dissections rue de la Bûcherie. Je reste quelques secondes sans comprendre, puis je vois Sœur Blanche occupée au chevet d'un pauvre bougre tout près de nous, qui me regarde en coin tout en prenant un air détaché.

« Monsieur de Héry, j'apprécie votre geste mais il n'est pas question que vous m'offriez ces cours, je pourrai fort bien me débrouiller tout seul.

– Et à quoi sert l'amitié, messire Paré, je vous le demande ? Je te propose de commencer à nous rendre service à tous les deux et plus tard, ce sera ton tour. Qu'en penses-tu ?

– Il n'en est pas question. Tu te vois transporter plusieurs écus nuitamment dans le faubourg ? Tu te ferais égorger à coup sûr.

– Mais pourquoi devrais-je les transporter précisément durant la nuitée ?

– Ne cherche pas à dévier la conversation, je refuse. Mon argument était stupide, je te l'accorde mais je refuse tout net, c'est irrévocable. À la condition que notre amitié ne soit point remise en question, bien entendu. »

Thierry suspend sa réponse car on amène une femme exsangue, baignant dans son sang. Le brancard sur lequel elle gît se résume à deux planches étroites maintenues par deux hommes, ce qui n'empêche évidemment pas le sang de goutter par terre durant le transport. On peut ainsi reconstituer le chemin qu'ils ont suivi, frôlant les lits, enjambant parfois des grabats ajoutés en surnombre et les éclaboussant au passage. Les porteurs, en hauts-de-chausses crasseux et pieds nus dans leurs sabots, cherchent visiblement du regard où déposer cette pauvre femme. Sœur Blanche leur fait signe de venir vers elle et leur montre un coin de la salle, près d'une fenêtre aux vitres faites de papiers huilés où se trouve un lit occupé par une vieille femme assez menue. Elle propose de déposer le fragile colis à côté d'elle, ce qu'ils s'emploient à faire aussitôt, avec une douceur surprenante de la part de deux rustauds de ce gabarit. Une fois ceux-ci repartis, Sœur Blanche s'approche du lit et va s'entretenir avec la jeune femme. N'ayant point la place de s'asseoir